

Changer le présent pour se libérer du passé : une approche interactionnelle et stratégique des problématiques de l'adolescence

Jean-Jacques Wittezaele

Bonjour à toutes et à tous.

C'est dans le secteur de l'aide à la jeunesse que j'ai commencé ma carrière de psychologue. Et même si, aujourd'hui, mon champ de travail s'est élargi et concerne la psychothérapie au sens large, j'ai gardé beaucoup de tendresse pour les jeunes en difficulté et beaucoup d'intérêt à l'évolution des pratiques en ce domaine. C'est pourquoi je me retrouve avec vous aujourd'hui.

Lorsqu'on m'a proposé d'intervenir dans ce colloque, j'ai choisi de parler du thème d'intervention suivant : « *Défier le pessimisme des théories établies et l'irréversibilité d'une histoire de vie.* » J'ai l'impression que ce sont les défis qui sont à la base de toute ma carrière professionnelle et qui continuent à me servir de repères aujourd'hui.

Défier le pessimisme des théories établies...

Si on y regarde de plus près, cette phrase a des implications étonnantes : les théories peuvent donc nous conduire à être pessimistes. Cela veut-il dire qu'il y en a d'autres plus optimistes ? Et a-t-on la liberté de choisir celle qui nous convient le mieux en fonction de nos propres penchants ?

Qu'est-ce que c'est qu'une théorie optimiste ou pessimiste ? Je ne veux pas présumer des théories auxquelles les organisateurs de ce colloque pensaient mais j'imagine que les théories pessimistes sont celles qui avancent que certains adolescents qui ont grandi dans des conditions difficiles ou qui ont commis des actes délictueux ont très peu de chances de s'en sortir et de devenir des adultes bien insérés dans notre société ; des adultes capables d'y construire une vie sans

se heurter en permanence à ses règles de vie commune. Elles nous conduisent donc à nous montrer pessimistes quant à l'avenir de ces jeunes. D'autres par contre, peuvent induire le contraire : oui, ces jeunes peuvent s'en tirer : le parcours d'une vie n'est pas linéaire, il existe des bifurcations possibles, des apprentissages différents, des rencontres, certains événements, que sais-je, qui peuvent modifier le pronostic à propos d'un jeune mal parti dans la vie.

Théories ou croyances ?

Cela peut quand même sembler un peu « bizarre » que des théories — qui sont censées être argumentées et « prouvées », et qu'on considère souvent comme des « explications » des phénomènes, puissent donc être à ce point différentes et prédire des choses opposées. Cela donne à réfléchir... Serait-ce possible que les théories soient en fin de compte le reflet des croyances de ceux qui les construisent ? Ce n'est pas comme cela qu'on nous les présente généralement, notez. Les tenants d'une théorie donnée vont en général la défendre avec becs et ongles et tenter de vous « prouver » que leur théorie est LA bonne...

La théorie n'est-elle donc finalement qu'un aspect d'une idéologie sous-jacente ? Vous voyez que les implications sont surprenantes et, je le crois, finalement assez optimistes !

Qu'est-ce que cela signifie donc ? Qu'en fin de compte, nous défendons tous ce en quoi nous croyons, y compris les scientifiques qui font les théories ? Cela signifie également qu'il faut être prudent : sous des couverts scientifiques, les théories reposent sur des préjugés — ou pour tenir un langage plus scientifique — des « prémisses », une façon de percevoir les choses qui est déjà pré-orientée. Il est donc nécessaire, lorsqu'on nous annonce une nouvelle théorie, une nouvelle explication du comportement par exemple, de considérer le point de vue de départ. On peut alors « choisir » sa théorie en fonction des idées sous-jacentes qui nous paraissent les plus aptes à permettre d'atteindre les objectifs que nous nous fixons : veut-on, en fin de compte, faire en sorte d'intégrer ou de

réintégrer les jeunes qui ont eu un parcours difficile ? Ou veut-on trier le « bon grain de l'ivraie » et éliminer les fauteurs de trouble parce qu'on les déclare irrécupérables ?

Déterminisme ou évolution ?

Mais attention, certaines théories ont l'air d'être plus *vraies* que d'autres. Les explications génétiques par exemple. Les gènes de la délinquance... Il arrive, cycliquement d'ailleurs, que des scientifiques découvrent le « gène » d'un comportement déviant : le gène d'un comportement antisocial, le gène de la schizophrénie ou de la psychopathie, que sais-je encore. Et on présente des recherches qui le « prouvent ». Pour ma part, je pense que les gènes de la schizophrénie ou de la psychopathie sont surtout dans le cerveau des psychiatres ou des chercheurs ! On y trouvera même peut-être un jour le gène de la connerie ! Mais il faut faire attention parce que, du coup, les personnes que cela arrange, pour une raison ou pour une autre, de mettre ces théories en application, vont alors provoquer des conséquences, bien réelles celles-ci. Si un président français — je prends cet exemple au hasard — se saisit de certaines de ces théories pour mettre en œuvre une politique de la jeunesse fondée sur le repérage des délinquants dès l'âge de 3 ans, il est temps alors de s'inquiéter. Car, bien sûr, cela n'ira pas sans causer des dégâts importants à notre tissu social.

Les prophéties auto-réalisantes

Parce que les théories, si elles n'ont pas le pouvoir d'expliquer la réalité, ont celui de la construire ! Elles sont auto-validantes et peuvent générer ce qu'on appelle des « prophéties auto-réalisantes ». Vous connaissez sans doute ce que l'on appelle « l'effet Rosenthal » ou encore « l'effet Pygmalion ». Rosenthal avait imaginé le protocole de recherche suivant : des tests d'intelligence avaient été effectués auprès de classes de dernière année de maternelle : on avait ainsi pu repérer et distinguer les enfants les plus intelligents d'une part, et ceux qui

l'étaient moins de l'autre. Il décide alors de confier les 2 classes de 1^{ère} primaire à des instituteurs différents. Le premier se voit confier les plus doués, l'autre les plus nuls. A la fin de l'année scolaire, on a pu constater à quel point les différences étaient marquées : non seulement la classe des enfants intelligents avaient, en moyenne, des résultats nettement supérieurs à ceux de l'autre classe, ce qui semblait logique, mais le climat de la classe était bien meilleur : les enfants étaient plus dynamiques, plus collaborants, plus ouverts. L'instituteur disait son plaisir d'avoir pu diriger une telle classe où tout ou presque s'était passé dans la facilité. L'autre, par contre, n'avait que des reproches à formuler : non seulement sa classe était très faible au point de vue scolaire mais le climat général était lourd et les enfants très peu actifs et collaborants.

C'est alors que Rosenthal révéla que les 2 classes avaient été constituées de façon aléatoire, qu'il n'y avait eu aucun tri particulier concernant l'intelligence ou d'autres critères. Qu'est-ce donc qui avait fait la différence ? Apparemment, uniquement la « croyance » de l'instituteur ! Mais comment donc une simple croyance peut-elle construire une différence pareille ? Quand on sait que Rosenthal a poursuivi l'expérience avec des rats cette fois-ci, le phénomène apparaît de façon encore plus éclatante. Des rats soi-disant plus malins, plus habiles à retrouver leur chemin dans un labyrinthe, avaient été sélectionnés, tandis que les autres étaient confiés à un autre expérimentateur. A la fin de l'expérience, les rats « intelligents » avaient bien mieux réussi leurs parcours de conditionnement que les autres, et ce de façon statistiquement significative ! Comment la croyance de l'expérimentateur a-t-elle donc pu influencer sur les résultats des rats de laboratoire ?

Nos croyances nous conduiraient-elles à construire des réalités qui les valident ? Cela me rappelle une histoire que j'ai vécue moi-même lorsque je travaillais dans un hôme liégeois il y a une bonne vingtaine d'années. Je vous préviens, ce n'est pas une histoire drôle mais elle illustre bien ce phénomène.

C'est l'histoire d'un jeune homme de 15 ans qui s'appelait Michel. Ses parents avaient divorcé lorsqu'il avait 7 ans. C'est son père qui en avait eu la garde. Il avait été élevé à la dure: à la moindre bêtise, son père le frappait et fort.

Comme l'école spéciale se trouvait à proximité, il s'y était retrouvé. Les enfants ne sont pas toujours faciles dans ces écoles. On y mélange parfois des gosses assez différents et les professeurs ont souvent bien du mérite à pouvoir y maintenir une discipline même souple. A un certain moment, dans cette école-là, ils n'y arrivaient plus. Des jeunes y venaient avec des couteaux et c'était vraiment la pagaille complète. Et il y avait aussi un trafic de photos pornos. Et c'est comme ça qu'il s'est fait attraper. Le directeur l'a questionné pour connaître les noms de la bande. Il n'a rien voulu dire et s'est retrouvé à la porte pour trois jours. Il a trouvé ça injuste: il ne voulait pas dénoncer ses copains. Alors, le deuxième jour, il est revenu ... avec une hache cachée sous sa veste. Il était bien décidé à rester à l'école. Le directeur est allé dans la classe, l'a vu et lui a ordonné de sortir. Il a réagi en le menaçant. Le ton a monté. Il y avait justement la police qui venait enquêter à propos de toutes les difficultés dont j'ai parlé; ils étaient dans la cour. Le directeur lui a dit que s'il ne sortait pas tout de suite, il appellerait les policiers pour l'emmener. Et c'est là qu'il a sorti la hache. Le directeur est sorti de la classe et a refermé la porte. Michel l'a suivi et a planté la hache dans la porte fermée. Derrière, il y avait une jeune stagiaire. La hache a traversé la porte et s'est arrêtée à quelques centimètres de son visage ...!

Il est sorti dans la cour et a été mis en joue par les policiers qui l'ont sommé de se coucher par terre. Il a eu peur et s'est allongé. Ils l'ont embarqué et envoyé au Tribunal de la Jeunesse. Devant la gravité des faits, le Juge l'a envoyé en prison. Là, on lui a envoyé un psychiatre pour lui faire subir des tests de santé mentale. Le test de Rorschach a été un désastre: à chacune des planches, il a dit qu'il voyait son directeur. "Ca c'est ce fumier de directeur"; le rouge c'était "le sang qui sortira de la tête du directeur quand je l'aurai écrabouillé",

etc., etc. Le diagnostic a suivi le mouvement : on avait affaire à un psychotique en bonne et due forme, et c'est ainsi qu'il a passé plusieurs mois à l'hôpital.

Mais, après ça, il fallait bien en faire quelque chose et on nous l'a envoyé.

On était bien embêtés parce que, à cette époque-là, on commençait à travailler avec les familles en vue de réinsérer les jeunes placés dans l'institution. Avec lui, le Juge avait dit « pas question », il ne faut pas exagérer, ce jeune a failli tuer son directeur avec une hache !

Donc, il s'est installé dans le home. Il était gros et très fleur bleue. Ce n'est pas toujours un bon mélange quand on est placé dans un home. Il tombait amoureux de toutes les filles et cela se terminait toujours mal pour lui. On n'est pas toujours tendre dans les hômes. Alors, quand il était malheureux, il partait le long de la voie de chemin de fer pour se suicider, annonçait-il. Après une ou deux déclarations de ce genre, on ne s'est plus formalisés. On attendait qu'il revienne pour souper.

Tout le monde a fini par s'habituer à lui. C'était un cœur tendre, toujours prêt à rendre service et je me souviens de notre minuscule cuisinière qui faisait de lui ce qu'elle voulait : il n'était pas question qu'il entre dans la cuisine pour prendre quelque chose dans le frigo si elle était là. Et il n'aurait jamais osé l'affronter.

Donc, la vie se poursuivait, avec ses hauts et ses bas, et Michel faisait partie des meubles.

Et puis, un jour, une jeune stagiaire est arrivée. Une bonne stagiaire. Une de celles qui consultent les dossiers avant de rencontrer les jeunes, pour bien faire son travail. Et, un jour, elle est tombée sur le dossier de Michel. Et elle a vu le diagnostic psychiatrique. A la réunion d'équipe suivante, elle a interpellé tout le monde : « Vous savez qu'on a un schizophrène dans la maison ? » Tout le monde était censé le savoir, bien sûr, mais comme ça faisait presque 2 ans qu'il était là, on avait un peu oublié. « Vous vous rendez compte, on le laisse faire ce qu'il veut, il peut même aller dans la cuisine et se faire des tartines avec les

couteaux qu'on laisse à sa portée. Et s'il arrive quelque chose ? S'il fait une bêtise un jour... ? » Il est vrai que cela a jeté un froid dans l'équipe. On n'était peut-être pas assez professionnels. C'est vrai que c'est lorsqu'un drame arrive qu'on réalise ses erreurs. Tout le monde a donc commencé à faire attention et, à partir de là, tout s'est détraqué. Il allait vers la cuisine et, subitement, il y avait un éducateur près de lui : « Qu'est-ce que tu veux ? » « Ben, je vais me faire une tartine, disait-il. » « Donne-moi ce couteau, je vais te la faire, répondait l'éducateur. » « Pourquoi, demandait-il alors, en tenant le couteau ? » « Parce que, donne-moi ça » « Non, je vais le faire moi-même ! » « Donne-moi ça tout de suite ! » Et les problèmes ont commencé. Il a fallu commencer à se battre avec lui à propos de tout et de rien. Il est tombé amoureux de la stagiaire mais, quand il a voulu aller se suicider parce qu'elle non plus ne voulait pas de lui, on n'a plus réagi comme les autres fois. On a tout fait pour le lui interdire. Ce qui n'a fait qu'augmenter la tension qui montait.

Les choses se sont dégradées. Il a refait quelques tentatives de suicide. Il a commencé à jouer avec les couteaux de la cuisine. Et l'équipe ne voyait plus ce qu'il fallait faire. La paranoïa a monté. Pendant 2 ans, on ne s'en était pas aperçu mais voilà que désormais il était dangereux ; on ne pouvait plus le garder. Tout le monde s'en méfiait et lui était de plus en plus paumé. Ça devait mal finir. Il a menacé des éducateurs, a avalé des médicaments, et le juge l'a renvoyé à l'hôpital psychiatrique parce qu'il était dangereux. Là, on a voulu lui redonner des doses importantes de neuroleptiques. Il s'est débattu et a frappé violemment deux infirmières. Alors, le juge a décidé que sa place était en prison. Et il s'est retrouvé à l'annexe psychiatrique de la prison.

Là, quelques mois plus tard, il a aplati une cuiller, l'a aiguisée et a voulu sortir. Un infirmier s'est interposé et il l'a frappé. L'infirmier était très mal en point. Michel a été envoyé aux assises. Il en a pris pour quinze ans mais, en fin de compte, a été déclaré irresponsable et envoyé dans un centre de défense sociale. L'histoire se termine mal mais je vais en rester là...

Bon, je ne voulais pas plomber l'ambiance de cette journée mais il faut parfois montrer que les théories ne sont pas seulement des moyens d'explication, leur mise en application ou leurs implications peuvent avoir des effets bien concrets et redoutables.

Aide ou contrôle ? Le choix d'un projet pédagogique

Voici donc un élément nouveau : si une théorie ne peut s'évaluer de façon objective, si on ne peut déterminer les « bonnes » des « mauvaises », les « vraies » des « fausses », le seul critère valable n'est pas seulement son efficacité à court terme, il faut aussi tenir compte des conséquences qu'elle entraîne, et comme cette histoire l'a montré, les effets peuvent être redoutables. Nous sommes très soucieux aujourd'hui des conséquences de notre développement technologique sur notre environnement, nous savons que certaines pratiques agricoles (l'utilisation de pesticides, par exemple), même si elles paraissent résoudre certains problèmes dans l'immédiat, par exemple améliorer les rendements en tuant les insectes, une solution radicale, ont des effets néfastes à plus long terme, par exemple, la contamination des nappes phréatiques. Et nos solutions radicales se mettent à être source de plus de problèmes encore. Il serait dangereux d'attendre que des mesures répressives radicales visant à mater les jeunes en marge entraînent des conséquences semblables pour notre société à plus ou moins long terme.

Je ne pense pas que la répression, l'exclusion, l'enfermement, la menace soient les réponses les plus écologiques pour notre vie sociale. Je pense que lorsque les sanctions ne portent pas leurs fruits, augmenter le côté répressif revient à faire « plus de la même chose », comme dirait Watzlawick. Le résultat est bien souvent une dégradation de plus en plus importante de la relation et un durcissement des positions.

Cela me rappelle une histoire racontée par Karen Pryor, une grande spécialiste de la communication homme-dauphin. Un jour, un dresseur s'évertuait à faire en

sorte qu'un dauphin participe à une expérience. Il se trouve que, ce jour-là, le dauphin n'avait apparemment aucune envie de se livrer à ces petits jeux et ne répondait pas aux attentes du dresseur. Agacé par le manque d'enthousiasme de l'animal, le dresseur décida de lui montrer qui était le chef et donna un bon coup sur le nez du dauphin. Ce dernier recula au fond du bassin et... le dresseur se réveilla une demi-heure plus tard au bord de la piscine : le dauphin l'avait assommé en l'envoyant valdinguer contre le mur. (A mettre en parallèle avec le parent qui oblige son gosse à faire ses devoirs et qui reçoit du mépris en échange.)

Je trouve cette histoire intéressante à plusieurs niveaux, notamment parce qu'elle montre deux contextes différents dans lesquels une sanction est utilisée, et parce qu'il est amusant de constater que tout le monde trouve que le dauphin a eu raison et le dresseur tort ! Je vous laisse méditer sur ces considérations.

On se rend compte, en effet, que bien souvent les personnes se sentent dépassées par les problèmes parce que les moyens habituels de gérer le comportement de leurs enfants, par exemple les récompenses et les punitions, ne conduisent pas au changement escompté. C'est alors que les parents abdiquent et que les enfants se mettent à s'élever eux-mêmes dans la frustration, la rupture des liens affectifs et la recherche de compensations immédiates.

Bien entendu, cela ne signifie pas qu'on doive laisser les jeunes faire ce qu'ils veulent lorsque leur conduite nuit aux autres. Au contraire, si nous pensons que ce n'est pas inéluctable, cela nous incite à nous questionner sur la meilleure façon d'y mettre un terme.

C'est un peu à cette tâche que j'ai dédié la majeure partie de mes activités en cherchant comment aider des jeunes et leurs familles à dépasser leurs difficultés personnelles et relationnelles et faire en sorte de protéger, par là-même, le reste des citoyens. Tout le monde souhaite pouvoir laisser sa voiture dans la rue sans se la faire voler, laisser ses enfants jouer sans devoir les surveiller en

permanence. Se pourrait-il qu'on puisse décider de construire une réalité dans laquelle on irait vers plus de justice, de solidarité et de tolérance et dans laquelle on tenterait de préparer un meilleur avenir pour notre jeunesse? Et être optimiste ne signifie pas être naïf. Certains jeunes — même si on peut leur trouver des circonstances de vie atténuantes — posent des problèmes et il faut que notre société veille au bien-être et à la sécurité de ses membres. Si nous voulons faire entendre une façon plus humaine, plus respectueuse de considérer ces jeunes mal partis dans la vie, il nous faudra également proposer des solutions aux questions de sécurité : des solutions alternatives à celles proposées par ces théories pessimistes mais qui visent elles aussi à résoudre les problèmes de façon efficace. Et pour ce faire, nous devons nous aussi nous conduire de façon responsable et prendre au sérieux notre rôle d'éducateurs qui savent poser des balises claires, être fermes et cadrants tout en acceptant qu'ils vivent leurs propres expériences.

C'est ce qui m'a conduit à choisir une approche thérapeutique interactionnelle et stratégique, une approche qui me convenait ou plutôt qui correspondait à ma façon d'envisager le comportement humain.

Pour moi, le choix ne se situe pas entre l'aide ou le contrôle, il doit inclure les 2 aspects. Disons qu'on peut aider les gens à mieux vivre à l'intérieur du cadre de notre société démocratique.

Evolution de mon positionnement

C'est un peu le hasard qui m'a conduit à entrer dans l'aide aux jeunes. J'étais fier de m'occuper de jeunes marginaux d'abord, je crois. Un peu comme si j'allais pouvoir leur apporter ce dont moi j'avais pu bénéficier grâce à un milieu un peu plus favorisé. J'ai vite découvert que si je voulais vraiment les aider, il fallait que j'abandonne cette position un peu « colonialiste » pour partir à la découverte de leur monde, de ce qu'il leur fallait à eux. Et puis j'ai eu la chance

de côtoyer des personnes qui m'ont fait réfléchir sur la mission qui était la mienne. *« Qu'est-ce que je voulais faire avec ces jeunes ? Que voulaient-ils eux ? pourquoi se trouvaient-ils rassemblés dans cet endroit loin de chez eux ? Qui étaient ces parents à qui on substituait des éducateurs ? Etaient-ils tous des criminels ou des victimes ? Au service de qui les travailleurs sociaux sont-ils ? Des enfants ? Des parents ? De la société ?... »*

Toutes ces questions qui permettent de trouver un sens à une action d'aide et permettent de sortir d'une volonté d'influence unilatérale au nom de je ne sais quel prétexte caritatif. Je crois pouvoir dire aujourd'hui que c'est en essayant de répondre à ces questions et de trouver une relation avec ces adolescents que j'ai découvert l'approche de Palo Alto.

A l'époque on dressait un bilan très moyen des mesures de placement en institution. Même si la taille des homes diminuait grandement, on se rendait compte que regrouper de nombreux enfants ayant tous vécu dans des conditions familiales difficiles compliquait grandement la prise en charge de ces jeunes tout en les stigmatisant, eux et leurs familles. J'ai donc participé au grand mouvement visant à remobiliser les ressources de ces enfants et de ces familles. Plutôt que de se substituer à elles et de confier l'éducation de leurs enfants à des professionnels, nous allions leur permettre de la reprendre en main en les aidant à dépasser leurs difficultés et à trouver d'autres façons de les éduquer. C'était un beau programme mais plus facile à dire qu'à faire.

Mais c'est ainsi que j'ai découvert qu'il y avait des théories plus optimistes que celles qu'on m'avait apprises, des théories qui disaient qu'on pouvait résoudre des problèmes relationnels bien plus vite qu'on ne le pensait jusque là. J'ai eu envie d'aller voir si ces auteurs faisaient vraiment ce qu'ils prétendaient faire et d'apprendre à le faire moi aussi.

J'ai découvert qu'on pouvait concevoir la psychologie de façon totalement différente, sans a priori, sans référence à une norme absolue. J'ai découvert une approche responsabilisante, non normative, respectueuse des différences. J'ai découvert des concepts qui ouvraient des portes pour les patients (plutôt que d'en fermer !) et qui ne demandaient pas de croire en un dogme. J'ai découvert qu'on pouvait concrètement aider des familles et des jeunes en difficultés et qu'il fallait parfois bousculer un peu l'ordre établi pour redonner de l'optimisme à ceux qui se résignent et rêvent de mesures radicales utopiques.

Bien sûr, nous ne faisons pas de miracles. Tous les jeunes ou les familles dont nous nous sommes occupés n'ont pas retrouvé une vie confortable. Mais nous avons pu montrer que, même dans certains cas jugés désespérés, des issues sont possibles et cela nous a donné l'envie et le courage de poursuivre nos recherches.

Une méthode « interactionnelle et stratégique »

Ce n'est pas le lieu pour vous détailler cette approche de résolution de problèmes personnels et relationnels mais je voudrais en spécifier certaines caractéristiques avant de l'illustrer par une histoire vécue dans le domaine de la protection de la jeunesse.

— ***Une approche interactionnelle.*** Même si « l'homme est condamné à être libre », comme l'affirmait Sartre, les relations humaines imposent des contraintes aux individus. Les escalades qui se finissent dans la violence, les rapports déséquilibrés qui aboutissent à du harcèlement, à des effondrements personnels, ... en sont des exemples banals et fréquents. Au-delà de la conscience personnelle, ces déterminants interactionnels construisent des prisons dont l'individu a du mal à se soustraire.

L'approche relationnelle de l'homme avance que l'individu existe à travers les interactions qu'il entretient avec son milieu. Pour nous, un trait de personnalité

(comme la dépendance, la timidité, l'agressivité, par exemple) continue à se manifester tant que le milieu le permet ou plutôt l'alimente, c'est-à-dire tant que les réactions des individus avec lesquels la personne est en interaction le maintiennent ou le renforcent.

Cela revient à dire que, d'une part, le poids du passé n'est pas inéluctable et, d'autre part, les possibilités d'action de changement sont multipliées. On peut apporter des réponses concrètes aux parents qui se demandent ce qu'ils peuvent faire pour améliorer la relation avec leur fils ou leur fille qui leur échappe ou qui les effraie, à l'instituteur qui s'arrache les cheveux dans sa classe parce qu'il a des élèves difficiles, à un éducateur qui n'arrive plus à gérer le comportement d'un de ses pensionnaires... On peut également changer la façon dont une personne se voit, se sent, l'image qu'elle a d'elle-même, le sens de son identité, etc., en modifiant la façon dont elle se comporte avec les personnes avec qui elle est en relation: c'est en changeant sa relation au monde qu'on l'amène à *être* autrement. Et Dieu sait combien d'enfants et d'adolescents — et même d'adultes ! — ont une pauvre image d'eux-mêmes et de leur place dans cette société !

Nous avons souvent tendance à attribuer à l'un des termes de l'interaction des caractéristiques engendrées par une escalade relationnelle. La vision interactionnelle nous invite à penser qu'un enfant n'est pas «caractériel», qu'un père n'est pas violent ou laxiste, etc., dans l'absolu, mais que chacun peut se conduire comme il le fait parce que l'entourage n'arrive pas à trouver la parade efficace pour rendre caduques ces tendances apprises dans certains contextes d'apprentissage antérieurs.

— ***Une intervention centrée sur le présent.*** On sait que certains événements du passé peuvent laisser des blessures importantes chez l'individu. Quelqu'un peut avoir vécu des situations dramatiques mais on ne peut jamais savoir si ces événements vont conduire cette personne à vivre dans une sorte de trou noir pendant le reste de sa vie ou, au contraire, l'amener à développer des capacités

hors du commun. Boris Cyrulnik, entre autres, a merveilleusement montré que les réactions de l'entourage, les commentaires, les réponses, peuvent modifier complètement l'impact d'expériences parfois très douloureuses vécues par des enfants.

On entend parfois certaines personnes dire ou relayer des expressions telles que: «on ne peut jamais se remettre d'un viol, d'un divorce, d'un abandon, d'un inceste, de l'absence d'un père, de la perte d'un enfant, ...» On constate aujourd'hui que ce sont précisément ces commentaires définitifs qui peuvent cimenter l'inéluçabilité de la prédiction.

Pour nous, c'est en soignant le présent qu'on permet aux patients de guérir de leur passé, en les aidant à trouver des solutions aux difficultés engendrées par le passé dans leur vie actuelle. De plus, ce n'est pas parce que le problème a son origine dans un passé même lointain que la solution doit prendre longtemps: on voit parfois des problèmes anciens se résoudre en quelques séances. Un autre aspect optimiste de cette approche.

— *Une intervention centrée sur la recherche de solutions et non sur la recherche des « causes ».* L'expérience montre que les mécanismes du changement sont d'un autre ordre que ceux qui participent à la construction du problème. C'est ainsi que l'on peut bien comprendre pourquoi nous souffrons sans savoir comment en sortir. Notre modèle d'intervention consiste à faire émerger des solutions nouvelles.

— *Une intervention réaliste et focalisée sur des objectifs concrets.* Paul Watzlawick, un des maîtres auprès de qui j'ai eu la chance de me former, aimait à rappeler que « à force de vouloir atteindre l'inaccessible, on finit par négliger ce qui est réalisable. » Notre méthode vise à induire des changements concrets, petits mais significatifs comme l'illustrera l'histoire que je vais vous raconter dans un instant.

— *Une intervention « sur mesure » et multi-niveaux.* Partant du problème tel qu'il est vécu par la personne et non de solutions pré-déterminées, l'intervention vise à remobiliser ses ressources pour qu'elle puisse découvrir elle-même la voie de la solution à travers des changements de perspective et/ou des expériences nouvelles.

— *Une approche « non normative » et « non pathologisante ».* Personne ne peut prétendre connaître les recettes d'une vie heureuse, et le sentiment de « bien-être » est toujours relatif et différent pour chacun. La clé de voûte de notre modèle d'intervention (la notion de « tentatives de solution ») permet justement d'éviter tout « étiquetage » et d'aller à la découverte de la solution la plus « juste » du point de vue de la personne concernée. Nous ne définissons pas le problème à la place des personnes mais partons de leur réalité pour les aider à dépasser les difficultés telles qu'elles les vivent de façon concrète dans leur vie quotidienne.

Pour terminer cette intervention sur une note optimiste (et non naïve), je voulais vous raconter une autre histoire qui illustre quelques uns des points essentiels de cette approche que je pratique depuis 25 ans. J'espère qu'elle contribuera à montrer que beaucoup de choses sont possibles lorsqu'on y croit et qu'on fait confiance aux ressources des personnes et aux possibilités de changement.

Il s'agit de l'histoire du petit Fred qui avait 9 ans et pesait 110 kilos !

Il n'avait jamais connu son père et vivait avec sa maman dans un quartier pauvre de la banlieue liégeoise. Leurs revenus se limitaient au minimex.

L'école fut la première à s'inquiéter. Les absences de plus en plus fréquentes de Fred et les mises en garde répétées du service médical scolaire les avaient convaincus de signaler les faits au Juge de la Jeunesse, surtout que la mère restait sourde à toutes les convocations.

Le service social du Tribunal dépêcha une assistante sociale qui adressa la mère et l'enfant au Centre de santé mentale. Là, le psychiatre fut catégorique : il diagnostiqua une relation fusionnelle aux conséquences irréparables pour l'enfant. Le rapport disait que si on ne les séparait pas immédiatement — et jusqu'à la majorité de Fred, voire au-delà — l'avenir de celui-ci se limiterait à la chaise roulante ou à l'hôpital psychiatrique dans le meilleur des cas. La mère lui avait paru totalement indifférente au sort de son fils et n'ayant nullement conscience de la gravité de la situation. Elle voulait à tout prix continuer à s'occuper de lui et se montrait rebelle à toute proposition d'aide.

Le Juge prit donc une mesure de placement dans un foyer pour enfants. Fred fut immédiatement conduit à l'hôpital et soumis à un régime strict. Il faut dire qu'il était incapable de faire sa toilette, de monter dans le bus et même de s'essuyer le derrière tellement il était gros. Inutile de dire qu'il ne pratiquait aucun sport et ne jouait jamais avec les enfants de son âge. A l'évidence, cet enfant était en danger.

Un éducateur se rendit à l'hôpital pour établir un contact avec Fred en vue de préparer son arrivée au foyer. En entrant dans sa chambre, il vit la maman au chevet de son fils; en s'approchant, il découvrit, avec stupeur, qu'elle lui avait apporté des gaufres au chocolat et lui servait un verre de coca...

— Mais enfin, madame, vous voulez le tuer?

— Qui êtes-vous? De quoi vous mêlez-vous? Je n'ai pas de leçon à recevoir de vous. Sortez d'ici!

— Ah ça alors... ça ne se passera pas comme ça, vous pouvez me croire!

Le dialogue fut bref... et définitif. Les ponts furent irrémédiablement rompus.

Fred s'installa au foyer quelques semaines plus tard; il pesait alors nonante kilos. Il retourna à l'école tout en poursuivant tant bien que mal son régime. Il était extrêmement malheureux de ne plus vivre chez sa maman et venait souvent

pleurer dans le giron des éducatrices. Les diverses tentatives de reprise de contact avec la mère s'étaient soldées par autant d'échecs: elle ne communiquait plus que par l'intermédiaire d'un vieux répondeur.

La mère souffrait également beaucoup de la séparation; elle fit des pieds et des mains auprès du Juge pour récupérer son enfant. Quelques mois plus tard, elle obtint la permission de venir le voir pendant deux heures le dimanche au foyer. Elle y entra la tête baissée, se dirigeait vers Fred qui la guettait impatiemment depuis près d'une heure, il s'isolaient alors tous les deux pour jouer et parler ensemble, puis elle repartait sans dire un mot, laissant son fils sangloter dans un coin.

Il se trouve qu'un des éducateurs du foyer, formé à l'approche dont je vous ai parlé, fut sensible à la détresse de ces deux personnes. Bien sûr, il avait bien compris les risques encourus par l'enfant mais il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était possible d'aider Fred sans le couper de l'affection de sa mère, il croyait que ces erreurs étaient réparables. Il savait qu'il lui fallait d'abord renouer le contact avec la maman déjà bien échaudée par ses démêlés avec les psychologues et les travailleurs sociaux qu'elle avait rencontrés. Il l'attendit un dimanche à l'heure de la visite. Il la salua et lui demanda si elle accepterait de passer quelques minutes dans le bureau avant son départ. Il se montra aimable et respectueux et les encouragea à profiter pleinement de leur rencontre.

Avant de quitter le foyer, la maman entra timidement dans le bureau et, déjà sur ses gardes, s'assit sur le bord de la chaise. L'éducateur la remercia d'être venue et lui dit:

— Je suis vraiment très content d'avoir l'occasion de vous rencontrer parce que je ne comprends rien à cette affaire... Vous voyez, ici c'est un foyer pour enfants du Juge. Habituellement, nous hébergeons des enfants qui ont été maltraités, battus ou abandonnés par leurs parents. Or, qu'est-ce qui se passe dans votre cas? Pour ma part, je vois une mère qui nourrit son fils. Mais n'est-ce pas le

devoir premier de toute mère que de nourrir son enfant? Vous le nourrissez trop peut-être, alors ce qu'on vous reproche c'est probablement d'être une trop bonne mère!

Aussitôt, la maman se détendit et soupira:

— Ah monsieur, moi non plus je ne comprends rien. Tout le monde me dit que je suis une mauvaise mère mais moi j'adore mon fils. C'est vrai qu'il a bon appétit mais ça lui passera. Vous savez, moi aussi j'étais grosse avant, mais cela s'est arrangé à la puberté. [La mère était effectivement mince comme un fil] Et puis vous savez, il a été opéré quand il était petit et c'est l'anesthésie qui lui est restée dans le corps (sic). Je ne sais plus ce que je dois faire, tout le monde m'en veut.

Après cette rencontre, l'éducateur devint l'idole de la mère. Elle ne voulait parler qu'à lui seul. Il put alors la rencontrer régulièrement et, ayant le sentiment d'avoir enfin été comprise de quelqu'un, elle put reconnaître ses difficultés lorsqu'il s'agissait de refuser de la nourriture à son fils et demander à l'éducateur comment elle pourrait s'y prendre pour lui dire non. Un rendez-vous fut pris avec le Juge. Ce dernier exposa clairement ce qui était attendu de la mère pour pouvoir récupérer son fils: elle devait veiller à ce qu'il soit en classe tous les jours, qu'il garde un poids raisonnable pour un enfant de son âge et de sa taille (le médecin détermina ce poids au kilo près!) et qu'il pratique une activité sportive. Deux mois plus tard, Fred — qui pesait alors soixante-cinq kilos — retourna vivre chez sa mère. L'éducateur aida la mère à trouver un autre type de relation avec son fils et, après six mois de guidance, le Juge mit un terme au placement.

Deux bonnes années plus tard, l'éducateur fut invité à la communion solennelle de Fred, il fut heureux de constater que celui-ci tenait toujours la ligne mannequin.

J'espère que cette histoire vous donnera un petit aperçu de notre travail et, surtout, qu'elle contribuera à vous donner de l'espoir.

Merci de votre attention.